

Une monographie sur les Hongrois de la période précédant l'occupation du bassin carpatique

FERENC MAKK



Au printemps 2005 parut l'ouvrage d'István Zimonyi, à tendance monographique, qui traite de l'histoire des Hongrois au IX^e siècle, avant la conquête du bassin des Carpates (895 ap. J.-C.).¹ En s'appuyant sur des sources musulmanes (en turc, en arabe ou en persan), l'auteur s'occupe depuis quelque deux décennies des questions philologiques et historiques liées plus ou moins directement à la préhistoire hongroise. Il témoigne de cette activité une cinquantaine d'études et ses quatre derniers livres. Parmi eux figure sa thèse portant sur les origines de Bulgares de la Volga, soutenue en 1990. Ses œuvres et ses fréquentes interventions aux colloques scientifiques sont suivies avec intérêt par les spécialistes hongrois et étrangers. Il est incontestable - et les événements précédents le prouvent également - que cette nouvelle monographie retiendra l'attention éminente des historiens, des orientalistes et des archéologues². Cela n'est pas sans rapport avec la situation actuelle des recherches sur la préhistoire hongroise, puisque, malgré le fait que - du moins depuis les activités de György Pray et d'István Katona - la préhistoire des Hongrois constitue une période privilégiée des études historiques, archéologiques et linguistiques, une multitude de questions demeurent ouvertes (déballées ou insolubles).

Le livre d'István Zimonyi se compose de deux parties que l'on distingue aisément. La première (pp. 7-49) est de caractère philologique, alors que la deuxième (pp. 50-276) est historique. Voilà qui montre déjà que cette monographie relève avant tout du domaine de l'historien; elle doit donc être considérée comme un résultat de travaux historiques. Les deux parties sont néanmoins inti-

¹ I. Zimonyi, *Muszlim források a honfoglalás előtti magyarokról. A Ğayhāni-hagyomány magyar fejezete* [Sources musulmanes sur les Hongrois de la période précédant l'occupation du territoire : le chapitre hongrois de la tradition de Ğayhāni], Budapest 2005, 348 p.

² I. Ormos, « A magyar őstörténet arab forrásainak újabb irodalma. Kmoskó Mihály, Hansgerd Göckenjan és Zimonyi István művei » [La nouvelle littérature des sources arabes de la préhistoire hongroise. Les œuvres de Mihály Kmoskó, Hansgerd Göckenjan et István Zimonyi], *Hadtörténelmi Közlemények* 118 (2005), 733-781.

mement liées, puisque les conclusions historiques sont toujours basées sur des résultats philologiques. Dans son étude, l'auteur a poursuivi la haute tradition des études orientales en Hongrie. Il suit la ligne tracée par des prédécesseurs renommés, qui (à l'instar d'Ármin Vámbéry, de Géza Kuun, de Mihály Kmoskó et de Károly Czeglédy) ont non seulement reconnu l'importance des sources musulmanes dans l'étude de la préhistoire hongroise (en ce qui concerne notamment les auteurs et ouvrages constituant la tradition de Ġayhānī, dont la valeur historique égale celle des textes byzantins relatifs à la même période), mais ont aussi soutenu la recherche dans ce domaine par la publication, la traduction et les commentaires de ces textes. Leurs activités étaient toutefois restées incomplètes, car ils publiaient souvent de médiocres versions, et leurs interprétations étaient maintes fois erronées. La principale difficulté lors du dépouillement et de l'exploitation de la tradition de Ġayhānī consiste dans le fait que l'original de l'œuvre de Ġayhānī, c'est-à-dire le texte autographe, est perdu ; certaines parties en ont été conservées dans des ouvrages ultérieurs, bien que sous différentes formes, en arabe, en persan ou en turc. Dans la mise en valeur de la tradition de Ġayhānī, l'historiographie hongroise moderne s'est principalement appuyée sur les traductions et interprétations données par Károly Czeglédy. Cependant, comme le remarque d'ailleurs István Zimonyi (p. 11), Czeglédy a regrettamment failli en omettant de séparer les différentes parties textuelles des sources musulmanes, et – dans sa traduction qui a servi de base aux recherches ultérieures – il a publié les extraits sous forme d'un texte unique, « en masse ». Cela a entraîné jusqu'à nos jours un grand nombre de fausses interprétations³.

A mon avis, le principal résultat de la première partie du livre de Zimonyi consiste en un examen séparé des différentes parties de la tradition de Ġayhānī (avant tout Ibn Rusta, Hudud al-Alam, Gardizi, Al-Bakhri, Marwazi). Suite à une analyse continue et des recherches philologiques approfondies, il a rétabli, phrase après phrase, le texte de base rédigé par Ġayhānī même. Le travail d'István Zimonyi enrichit les études arabes sous de multiples points et même sur le plan international. Il affirme par exemple qu'Ahmad al-Ġayhānī, homme politique et savant de Khorassan, a rédigé son ouvrage géographique de langue arabe (*Kitāb al-masālik wa-l mamālik*, c'est-à-dire *Le livre des chemins et des pays*) dans une première version au cours de la première décennie du X^e siècle, et dans une seconde après 922. Le texte était connu et utilisé à partir des années 940 (p. 19). Dans la constitution du texte du chapitre hongrois de la tradition de Ġayhānī, Zimonyi fut sans doute aidé en grande partie d'une part par le legs Kmoskó (auquel il avait accès depuis quelques années), d'autre part par l'excellente connaissance des résultats des recherches modernes menées en Hongrie et à l'étranger. Ce dernier facteur est prouvé par l'utilisation d'une énorme quantité d'études spécialisées, publiées en plusieurs langues. On doit en même temps reconnaître que Zimonyi a étudié et collationné nombre de manuscrits de la tradition du texte

³ Gy. Györffy, dir., *A magyarok elődeiről és a honfoglalásról. Kortársak és krónikások híradása*. [Les nouvelles des contemporains et des chroniqueurs, relatives aux ancêtres des Hongrois et à l'occupation du territoire], Budapest, 1958, 84-94. (Rééditions : 1975 et 1986.)

dans sa forme originale. L'auteur a exécuté un remarquable travail de philologue lorsque, après avoir éliminé les parties étrangères aux textes, les interpolations, il a en fait rétabli le texte des 25 paragraphes hongrois dans la/les rédaction(s) de Ğayhāni. A dater d'aujourd'hui, ce texte reconstitué formera la base de toute recherche s'appuyant sur des sources musulmanes dans l'étude de l'histoire des Hongrois du IX^e siècle.

Jusqu'à présent, les spécialistes crurent distinguer plusieurs plans temporels dans le chapitre hongrois de la tradition de Ğayhāni. On a surtout évoqué les IX^e et X^e siècles. D'après l'opinion de Károly Czeglédy, déterminante pour les chercheurs hongrois, la majeure partie du texte est relative à la période 870-880, alors que le reste se rapporte aux Hongrois établis dans le bassin des Carpates et à leur histoire pendant le X^e siècle. Zimonyi a d'une part réussi à extraire les parties qui, quoique comportant des données relatives au IX^e siècle, n'appartiennent pas au texte original, s'agissant d'ajouts ultérieurs. L'auteur a d'autre part circonscrit les interpolations relatives au X^e siècle (au lieu du IX^e). Un des principaux résultats du livre consiste à affirmer que le texte de base des deux versions de l'œuvre de Ğayhāni se rapporte dans tous les cas à la période 870-895 (p. 273). Cette idée de grande portée est en grande partie, comme je le montrerai plus tard, le résultat d'une réflexion d'ordre historique.

Quand il s'agit de textes en langues étrangères, on remarque le véritable connaisseur du texte par sa capacité à en faire des traductions correctes et exactes. Zimonyi en est conscient ; pour cette raison, il a ajouté une traduction au texte rétabli. Au cas où les orientalistes objectifs admettent le texte rétabli par Zimonyi et sa traduction, dans l'avenir, faute de connaissance de l'arabe, du persan (et du turc), les historiens devront également utiliser la version hongroise de Zimonyi. On est en droit de supposer que ce texte ne provoquera pas autant de problèmes d'interprétation que ceux qu'a causés pendant longtemps la traduction de Károly Czeglédy⁴. Je pense que, grâce à Zimonyi, la tradition de Ğayhāni servira de source exacte, solide et sûre aux historiens hongrois, bien mieux que les versions antérieures.

La deuxième et plus importante partie de la thèse porte le titre « Analyse du chapitre hongrois » (pp. 50-276). Dans cette partie *historique* Zimonyi utilise le texte (qu'il a rétabli) comme *source historique* déterminante de l'étude de l'histoire hongroise du dernier quart du IX^e siècle. Nous devons remarquer d'emblée que cette partie abonde en conclusions historiques précieuses, nouvelles ou innovantes. Il est important de souligner que sur la foi de la source musulmane, Zimonyi étudie, sous le signe de la *complexité*, toutes les questions importantes de l'histoire des Hongrois au IX^e siècle.

Pour cette raison, son travail est caractérisé par une thématique très variée, dont le résultat est une vue d'ensemble particulière et cohérente de la période en

⁴ Gy. Kristó (dir.), *A honfoglalás korának írott forrásai*. [Sources écrites de l'époque de l'occupation du territoire national], avec la collaboration de T. Olajos, I. H. Tóth et I. Zimonyi, Szeged, 1995 (dans la suite : HKÍF), 29-48.

question de l'histoire hongroise. A mon avis, cette vue d'ensemble constitue un des grands mérites de l'ouvrage.

La monographie évoque les questions compliquées des ethnonymes, des soi-disant territoires ancestraux, du mode de vie, de la formation ethnique, de l'organisation militaire, de la vie religieuse, des rapports politiques et de pouvoir ainsi que celle des relations extérieures. Dans le traitement des sources et lors de l'analyse historique, le travail de Zimonyi se caractérise par l'interdisciplinarité. Cela signifie d'une part qu'à côté des sources musulmanes il prend en considération les textes byzantins, latins ou en vieux slave. D'autre part, il essaie toujours de comparer les conclusions historiques aux observations d'autres disciplines (surtout l'archéologie, la linguistique et l'ethnographie). Tout cela fait preuve, de la part de l'auteur, d'une largeur de vue remarquable. Zimonyi analyse les 25 paragraphes de la tradition de Ğayhānī pratiquement phrase après phrase. Il suit par ceci la méthode de Gyula Kristó, qui a procédé de la même manière dans son livre publié en 1980, quand il s'agissait des chapitres concernés de l'œuvre de Constantin, *De administrando imperio* (dans la suite : DAI)⁵. L'auteur ajoute à chaque passage des explications riches, détaillées et, de temps en temps, tout à fait complètes. Ces commentaires éclairent à plusieurs points de vue le sens des différentes parties du texte. Les conclusions relatives à l'histoire hongroise de la période en question ne viennent qu'après.

Par rapport aux Hongrois ou *Magyars*, l'auteur s'occupe d'abord des ethnonymes figurant dans les sources musulmanes (et pas exclusivement dans la tradition de Ğayhānī). Il étudie, l'un après l'autre, les ethnonymes *Magyars*, *Bachkires*, *Sicules* et *Turks*. Son opinion, selon laquelle l'ethnonyme *Magyars* figure le plus souvent dans la tradition de Ğayhānī dans une forme provenant du verbe arabe « hafara » (*creuser*), est très intéressante et tout à fait neuve. D'après lui, cela s'explique par ce que les auteurs arabes ont rapporté les mots étrangers à des noms communs arabes bien connus. Ainsi, en fonction de cette étymologie, le territoire des *Magyars* a reçu le sens de « terre creusée », ou de « pays en déblai ». Le motif de la « terre creusée », présente dans la tradition arabe à propos de la région du Caucase, fut lié par Ğayhānī aux *Magyars* et à leur patrie située à l'est de la Volga (pp. 50-57).

Dans la tradition de Ğayhānī, comme ailleurs, les auteurs utilisaient aussi pour désigner les Hongrois l'ethnonyme *Bachkires*. Zimonyi admet l'opinion d'András Róna-Tas, selon laquelle les Hongrois de la Volga (« de Bachkirie ») furent nommés *Bachkires* par les Bulgares de la Volga au tournant des IX^e-X^e siècles, d'après les *Bachkires* de race turque. Comme les Bulgares de la Volga furent conscients du lien entre les Hongrois de Bachkirie et ceux du bassin des Carpathes, ils appelèrent ces derniers également *Bachkires* (p. 66)⁶. Par rapport à cette conception, je dois évoquer une question, formulée auparavant : comment

⁵ Gy. Kristó, *Levedi törzsszövetségétől Szent István államáig* [De la fédération des tribus de Levedi à l'Etat de Saint Etienne], Budapest, 1980, 31-122.

⁶ A. Róna-Tas, *A honfoglaló magyar nép* [Les Hongrois à l'époque de l'occupation du territoire], Budapest, 1996, 224-226.

expliquer la situation singulière qui fit que les Bulgares de la Volga, qui avaient bien connu les Hongrois, ceux-ci constituant leur compagnie supposée au nord, où ils furent d'ailleurs leurs sujets, ont nommé ces derniers d'après un peuple nouveau venu, jusque-là inconnu, les Bachkires ? La règle générale était inverse : le peuple récemment arrivé reçut toujours son nom de l'ancien. (Voir par exemple la désignation des Hongrois en tant que *Scythes, Huns, Avars, Turks, Onogours*, etc.) Je pense que, à l'instar des autres liens entre Hongrois et Bachkires, il vaut mieux laisser cette question ouverte⁷.

Le nom des *Sicules* (« *székely* ») est également étudié. Selon Gyula Kristó, cela remonte au nom d'une tribu des Bulgares de la Volga, les *Åskäl* (pron. : *eskel* ; version hongroise : *sicul*), par l'intermédiaire du latin *Siculus*. Zimonyi écarte entièrement cette thèse, en évoquant que la thèse de Kristó fut déjà réfutée, d'une manière convaincante, sur la base de l'histoire de la langue hongroise (p. 63). Il se peut que cela soit ainsi ; il faut néanmoins remarquer que Gyula Kristó, en maintenant sa propre opinion, n'a considéré aucune des réfutations d'ordre linguistique comme convaincante⁸. Il est évident que la solution définitive de la question de l'origine de l'ethnonyme *székely*, ainsi que celle de l'origine des Sicules ne pourra résulter que de recherches et débats ultérieurs, qui auront profité des résultats des analyses précédentes.

On sait que les ethnonymes modernes que l'on utilise pour désigner les *Magyars* (par exemple *Venger, Hungarian, Hongrois, Ungarn*) remontent, par l'intermédiaire des formes slaves *ungri* et *ugri*, à l'ethnonyme bulgare-turc *Onogour*. Les Hongrois furent aussi désignés dans les sources musulmanes sous les différentes variantes du mot *Onogour* (comme par exemple *unqurija, unkariya, unkuli, nuk.rda*). Zimonyi n'attribuant pas un rôle considérable aux *Onogours* dans l'histoire précoce des Hongrois, n'examine guère les raisons qui expliqueraient la désignation des Hongrois par les Slaves sous le nom d'*Onogours*, ou des mots dérivés de cette appellation. Il pose la question de l'explication de l'identité de l'appellation des *Onogours* du bassin des Carpates, sous le chef Kouber, au VII^e siècle, et des Hongrois d'*Etelköz* ou de la période de la conquête (p. 192-193). La réponse à cette question est élégamment évitée. L'auteur, qui connaît trop les problèmes de la préhistoire des Hongrois, se remarque ailleurs aussi par sa tendance, qui l'honore du reste, à ne pas donner des réponses (éventuellement forcées) à toutes les questions abordées.

Zimonyi a cependant formulé une conception entièrement nouvelle par rapport à la fréquente désignation des Hongrois par les sources musulmanes comme *Turks*. D'après les vues les plus répandues aujourd'hui, l'appellation *Turks* peut être ramenée aux relations entre Hongrois et Khazars. Les Hongrois ayant fait partie de l'Empire des Khazars, les sources musulmanes ont utilisé pour les dési-

⁷ F. Makk, « Egy őstörténeti kézikönyv margójára, » [A la marge d'un manuel de préhistoire] *Aetas* 12:2-3 (1997), 169-170.

⁸ Gy. Kristó, *A székelyek eredete* [L'origine des Sicules], Budapest, 2002, 22 ; Gy. Kristó, « A székely népnév első vokálisának milyenségéről » [De la nature de la première vocale de l'ethnonyme Sicule], *Magyar Nyelv* 99:4 (2003), 468-470.

gner le nom de l'ethnie dirigeante de l'empire (*Turcs*). Cet ethnonyme s'en serait aussi répandu plus tard à Byzance et en Occident⁹. Prenant ses distances par rapport à cette interprétation, l'auteur explique le nom *Turks* ou (*Turcs*) des Hongrois par la conception musulmane selon laquelle les Hongrois seraient originaires de la « Terre turque » (le territoire des grandes fédérations de tribus turques), située à l'est de la Volga – pour cette raison, les Hongrois furent aussi considérés comme un peuple turc. Cette appellation fut d'abord utilisée pour les Hongrois vivant à l'est de la Volga (en Bachkirie), et adoptée plus tard pour l'ensemble des Hongrois, dont ceux du bassin des Carpates (pp. 79–81). Le silence sur l'origine khazare de l'ethnonyme *Turks* est aussi remarquable parce que Zimonyi, comme nous allons le voir, attribue aux Khazars un rôle plus important dans l'histoire hongroise que les autres auteurs.

C'est une raison supplémentaire expliquant l'absence de prise de position de Zimonyi sur le nom des *Savards*, nom lié par plusieurs chercheurs aux Khazars. D'après une opinion, le terme *Savarti-Savard*, utilisé par l'empereur byzantin Constantin VII pour désigner les Hongrois, dérive de l'appellation *Sabirs* des Khazars, et peut être considéré comme le résultat des liens fort étroits entre Hongrois et Khazars¹⁰. Selon une autre opinion, l'appellation *Savards* vient des Khazars mêmes, qui ont nommé les Hongrois *Savards* en fonction de leur place dans le système militaire khazar¹¹. De sérieuses critiques ont été formulées à l'encontre de ces deux thèses. Or, il est certain que l'appellation *Savards* attribuée aux Hongrois fait partie de l'histoire hongroise du IX^e siècle. Ceci est incontestablement prouvé, à côté des allusions sans équivoque du DAI, par le nom du chef *Zovárd* (comme ethnonyme personnifié) chez Anonymus et dans les chroniques hongroises, la migration de ce chef dans les Balkans et l'existence du nom clanique et personnel *Zovárd* en Hongrie, au Moyen Âge. On doit y ajouter une donnée datant de 1329, sur les « Hongrois d'Asie », qui figurent dans une bulle papale en tant que peuple des environs du Caucase. Ces Hongrois d'Asie furent les descendants des Hongrois-Savards, migrant de Khazarie en Perse¹². Il faut en même temps reconnaître que les auteurs musulmans n'ont pas utilisé l'ethnonyme *Savards* pour désigner les Hongrois. Au vu de tout ceci, on comprend pourquoi l'auteur s'abstient d'analyser l'ethnonyme *Savards*.

Les chercheurs se sont déjà occupés, à propos de la tradition de Ğayhānī, de la question assez compliquée des « patries ancestrales » (quartiers) des Hongrois. Sur ce point, des vues fortement différentes se sont formulées. Par exemple, Mihály Kmoskó a pensé que la tradition de Ğayhānī parlait de trois patries, la première se trouvant à l'est de la Volga, la deuxième au nord de la Mer Noire et

⁹ Gy. Németh, *A honfoglaló magyarság kialakulása* [La formation du peuple Hongrois conquérant], édité par Á. Berta, Budapest, 1991, 160–161 ; Róna-Tas, *A honfoglaló magyar nép*, 217.

¹⁰ Voir à ce sujet par exemple Németh, *A honfoglaló magyarság*, 155 et 162 ; Gy. Kristó, *Hungarian History in the ninth Century*, Szeged, 1996, 129–131.

¹¹ Á. Berta, « Die chasarische Benennung der Ungarn, » in *Festgabe an Josef Matuz*. Hrsg. Ch. Fagner und K. Schwarz, Berlin, 1992, 7–11.

¹² Sur ce sujet et pour la bibliographie, voir Makk, « Egy őstörténeti kézikönyv » 178.

la troisième dans le Bassin des Carpates. D'après certains, on trouve dans la tradition de Čayhānī quatre patries. La première est située à l'est de la Volga, la deuxième au nord de la Mer Noire (Levédie), la troisième correspondant à Etekköz et la quatrième se trouvant dans le Bassin des Carpates. Contrairement à tout cela (si je comprends bien), Zimonyi propose, sur la base de la tradition de Čayhānī, de retenir seulement deux patries hongroises : celle située à l'est de la Volga (la Bachkirie) et le quartier se trouvant au nord de la Mer Noire. Quant à la première, le frère dominicain Julien y a retrouvé, au tournant des années 1235-1236, les Hongrois de l'est. D'après Zimonyi, on ne peut pas déterminer si ces Hongrois de l'est, en tant que descendants d'une partie des Hongrois, avaient vécu depuis toujours dans la région de la Volga-Kama, ou s'étaient installés en Bachkirie ultérieurement, au plus tard à la fin du IX^e siècle, en compagnie des Bulgares de la Volga (pp. 32-33 et 67).

Zimonyi exprime son opinion par rapport à la patrie qui figure dans la tradition de Čayhānī comme le seul quartier autonome de *tous* les Hongrois avant la conquête du bassin des Carpates. Ce territoire se situe au nord de la Mer Noire, et figure dans le DAI sous le nom d'*Etekköz* (qui n'est guère utilisé par la tradition de Čayhānī). Selon Zimonyi, Etekköz est le territoire se situant entre le Bas-Danube et le Dniepr, et une rivière plus petit, inconnue, à l'est du Dniepr (peut-être la Moločnaya) (pp. 152 et 209-215). C'est effectivement une sorte de compromis, qui procède du recoupement des données géographiques minutieusement analysées de la tradition de Čayhānī et de la source byzantine (le DAI). Contestant une autre opinion, l'auteur écarte entièrement, preuves à l'appui, la thèse selon laquelle la région du Don aurait été un quartier des Hongrois avant la conquête du bassin des Carpates. En ce qui concerne l'établissement de la frontière sud-est de la patrie d'Etekköz, l'auteur attribue une grande importance au rôle remarquable de l'Empire khazar dans le commerce des Hongrois. Suivant Lajos Ligeti, István Zimonyi donne une explication de l'appellation Etekköz. Selon celle-ci, le nom de rivière Ätil, désignant initialement la Volga, fut emprunté par les Hongrois aux Khazars. Il revêtit dans le hongrois la forme Etekk avant le milieu du X^e siècle. Cependant le terme khazar Ätil eut aussi un sens commun en tant que « rivière », « fleuve », et c'est le sens qui figure dans l'appellation Etekköz, à côté du mot *köz*, d'origine finno-ougrienne. Ainsi le sens d'Etekköz est « entre-rivières » (en hongrois d'aujourd'hui : *Folyóköz*, cf. la *Mésopotamie*), bien que ce nom ne soit employé nulle part par Zimonyi. Il appartient encore à ce domaine la tentative de l'auteur pour préciser l'emplacement des quartiers de six tribus hongroises d'Etekköz (donc il ne s'agit pas de toutes les tribus !), sur la base d'analogies petchenègues et cumanes ultérieures (pp. 210-215). Faute de données concrètes dans les sources, sa conception demeure pourtant une hypothèse possible et riche en enseignements. Zimonyi expose une opinion fort intéressante sur la probable installation des Hongrois en Etekköz. Selon celle-ci, les Hongrois ont vécu en Etekköz non seulement au cours de tout le IX^e siècle, mais aussi auparavant, sous domination khazare (pp. 320-324). Il me paraît cependant qu'aucune donnée ne prouve l'établissement des Hongrois en Etekköz *avant* le IX^e siècle. Je sais bien que Zimonyi ne pouvait pas se charger de l'étude de toute la préhistoire hongroise, mais je

dois mentionner que même ses intervalles considérables ne lui donnèrent l'occasion d'évoquer le temps et le lieu de la *Levédie*. Il est vrai que l'appellation *Levédie* ne figure point dans les sources musulmanes. L'auteur a tout de même tenté de préciser les rapports de grandeur d'Etelköz : ce territoire est comparable au pays des Bulgares du Danube, et plus grand que le quartier central des Khazars au X^e siècle (p. 152).

Utilisant les données de la tradition de Ğayhānī relatives aux peuples de l'Europe de l'Est, Zimonyi s'occupe en détails du mode de vie des Hongrois d'Etelköz, qui est naturellement semblable aux méthodes agricoles des Hongrois de l'époque de la conquête. On sait que de grands débats avaient et ont encore lieu sur cette question entre les partisans des conceptions nomade, semi-nomade et sédentaire. Se basant, entre autres, sur l'opinion d'András Róna-Tas¹³, l'auteur affirme que le mode de vie des Hongrois de l'époque fut varié, de caractère *mixte*. D'après lui, les ancêtres des Hongrois d'aujourd'hui disposaient, à côté de l'élevage nomade de steppe, et dès avant les VIII^e-IX^e siècles, d'un haut niveau de culture des terres, sur la steppe boisée et dans la zone des forêts. Dans leurs quartiers d'hiver, ils s'occupèrent de la pêche. La traite des esclaves, principale source de leur richesse exceptionnelle, fut réalisée avec Byzance. En tant qu'analogie, Zimonyi évoque les Scythes des VI^e-V^e siècles av. J.-C., chez Hérodote, parmi lesquels se trouvèrent, en même temps, au nord de la Mer Noire, des groupes nomades et sédentaires ou agriculteurs/cultivateurs (p. 138-140 et 275).

Cette théorie a été développée par l'auteur d'après les données de la tradition de Ğayhānī, et de certains résultats de l'histoire des langues, de l'archéologie et de l'ethnographie. La tradition de Ğayhānī évoque des données convaincantes sur le nomadisme. Selon celles-ci, les Hongrois sont « un peuple habitant sous des tentes. Ils se déplacent en suivant l'herbe fraîche et abondante » (p. 107). Cependant, en ce qui concerne la culture des terres chez les Hongrois, elle se limite à mentionner qu'ils « ont des champs labourables ». Ce passage d'Ibn Rusta avait été traduit auparavant d'une manière différente par Zimonyi même : les Hongrois « ont beaucoup de champs labourables ». En considérant des points de vue philologiques, le terme *beaucoup* est cette fois omis¹⁴. A mon avis, cela affaiblit la thèse de la large diffusion de la culture des terres. Chez des peuples de l'Europe de l'Est, dont la tradition de Ğayhānī mentionne les terres labourables ou l'agriculture, la source musulmane fait aussi allusion à d'autres facteurs, qui sont évidemment les preuves de la culture des champs et d'un mode de vie sédentaire (comme les maisons, les villages, les villes, les fortifications, les céréales, l'élevage des porcs, etc.). Pourtant, en ce qui concerne les Hongrois, le texte musulman n'en évoque aucun ! C'est sans doute en rapport avec le caractère fort *modeste* de l'agriculture. Quant à la linguistique, Zimonyi se réfère aux mots hongrois empruntés aux Turcs, comme le blé, l'orge, la charrue, la faucille, le porc, la poule, etc. (*búza, árpa, eke, sarló, disznó, tyúk*). Selon lui, ceux-ci justifient l'existence d'une agriculture développée et de l'élevage intensif (p. 131-136). Pourtant, en ce qui

¹³ Róna-Tas, *A honfoglaló magyar nép*, 284.

¹⁴ HKÍF, 33.

concerne les mots empruntés aux Turcs, la chronologie pose encore nombre de problèmes ; l'ensemble ou une partie des termes en question a pu être emprunté, dans le bassin des Carpathes, aux Kavars ou aux Onogours vivant déjà sur ce territoire, comme peuples turcs¹⁵. On ne peut donc s'y référer. Une des tâches principales de la turcologie en Hongrie consiste justement à définir la période où ces mots turcs ont été empruntés. Zimonyi utilise une thèse de l'archéologie, selon laquelle la culture (de caractère agricole) de Saltovo-Mayackoye, s'affirmant du VIII^e siècle jusqu'à la fin du X^e même sur le territoire d'Etelköz, a fortement influencé les Hongrois qui y vécurent, et les obligea à s'installer et à cultiver les terres. Je dois pourtant remarquer que l'on ne connaît point la durée du passage des Hongrois en Etelköz. On ne peut donc établir l'intervalle nécessaire à l'accomplissement de « l'influence » supposée. Comme Gyula Kristó l'a déjà mentionné, il est bien plus important de savoir que la culture de Saltovo-Mayackoye, en vigueur jusqu'à la fin du X^e siècle, n'a exercé aucune influence sur les Petchenègues, ayant envahi, entre autres, le territoire d'Etelköz à la fin du IX^e siècle¹⁶. Et si tel était le cas, pourquoi aurait-elle dû exercer une influence quelconque sur les Hongrois nomades ? Quant aux résultats de l'ethnographie, l'auteur évoque l'opinion des spécialistes, selon laquelle les analogies entre les ossements d'animaux de Saltovo-Mayackoye et ceux des Hongrois, datant de la période suivant la conquête du bassin des Carpathes, sont très nombreuses. A mon avis, cela ne prouve rien, puisque, malgré tous les efforts, les trouvailles de Saltovo-Mayackoye ne se rapportent pas directement aux Hongrois ! Le plus grand problème provient du fait qu'au cours de l'examen des résultats de la période suivant l'occupation du territoire, les chercheurs mêlent des données provenant de plusieurs siècles (par exemple Tiszalök-Rázompusztá, XI^e-XIII^e siècles ; Kardoskút, X^e-XII^e siècles). Dans le cas de Felgyő, on n'arrive guère à isoler les ossements de la période de la migration des peuples de ceux datant de la période suivant la conquête¹⁷. La justification ne serait possible qu'à l'aide de vestiges datant de 900 environ ; actuellement, on n'en dispose point. Dans le cas des fouilles dont le matériel est daté du X^e siècle (tout court), on doit absolument distinguer, comme d'autres l'ont déjà mentionné, celles datant du début, du milieu et de la fin du siècle.

L'analogie scythe est très théorique. D'une part, la question du nomadisme et de l'agriculture se pose dans le cas des deux peuples ; d'autre part, les Scythes et

¹⁵ Sur tout ceci, voir: L. Ligeti, *A magyar nyelv török kapcsolatai a honfoglalás előtt és az Árpád-korban* [Les relations entre les langues turque et hongroise avant l'occupation du territoire et au temps des Árpád] Budapest 1986, 533 ; Gy. Kristó, *A magyar állam megszületése*. [La naissance de l'Etat hongrois] Szeged 1995, 194-198. Sur l'emprunt des mots turcs (avars, onogours) dans le bassin des Carpathes, voir Róna-Tas, *A honfoglaló magyar nép*, 101-102, 254, 276, 303. Sur l'importance théorique de ce phénomène linguistique, voir les indications de B. Csanád, « Az ethnosz a kora középkorban » [L'ethnos au Haut Moyen Age] *Századok* 140 (2006), 295.

¹⁶ Kristó, *A magyar állam megszületése*, 200-201.

¹⁷ I. Vörös, « Adatok az Árpád-kori állattartás történetéhez » [Données servant à l'histoire d'élevage au temps des Árpád], in: L. Bende-G. Lőrinczy, (dir.), *A középkori magyar agrárium*, Ópusztaszer 2000, 73-76.

les Hongrois habitèrent à peu près le même territoire, c'est-à-dire les steppes au nord de la Mer Noire. Bien que j'aie lu Hérodote dans sa version originale, je ne connais pas l'histoire des Scythes. Pourtant, certaines remarques s'imposent. Tout d'abord, chez Hérodote, on ne parle pas de deux types de Scythes (nomades et sédentaires), mais de quatre : nomades, sédentaires (agricoles), royaux et agricoles-commerçants. Cette répartition n'est pas analogue à celle des Hongrois. Peut-être il est plus important la différence entre les « aires de vie » (emplacements) des deux populations. Sur la terre des Hongrois, les nomades vivent dans les régions sud (sur la steppe, du côté de la Mer Noire), alors que les populations agricoles sont dans la zone des forêts, située plus au nord. Chez les Scythes, les populations agricoles habitèrent à l'ouest du Dniepr, alors que les nomades à l'est¹⁸. Comment peut-on expliquer que sur les parties occidentales de la terre des Scythes, où ce peuple avait mené, selon Hérodote, un mode de vie agricole (uni), les Hongrois connurent au sud une mode de vie nomade, et au nord un mode vie prétendument agraire ? Cette contradiction aurait mérité un peu plus d'attention. Curieusement, Zimonyi distingue les Hongrois menant différents modes de vie sur la base de critères *géographiques*, au lieu des différences ethniques ou sociales. Il n'évoque pas clairement la hiérarchie sociale chez les nomades et au sein de la population agricole hongroise.

Tout cela montre que je représente une position différente de celle d'István Zimonyi. Pour moi, la relation faite par l'historien maure Ibn Hayyan sur les Hongrois de l'année 942 et sur leur nomadisme est, entre autres, d'une importance fondamentale. Selon celle-ci, les Hongrois « sont près du fleuve Danube, et sont nomades comme les Bédouins. Ils n'ont ni villes, ni maisons ; ils habitent sous des tentes en feutre, dans des campements dispersés.¹⁹ » Je reconnais pourtant que plusieurs thèses scientifiques peuvent coexister par rapport à la question tant débattue et très importante du mode de vie des Hongrois. La conception de Zimonyi doit naturellement y figurer. Le dernier mot reviendra aux recherches à venir, après l'établissement d'une chronologie précise.

La monographie parle en détail des relations politiques intérieures des Hongrois avant la conquête du bassin des Carpates et de leurs relations extérieures ou internationales. A ce propos, Zimonyi formule de nombreuses idées intéressantes et précieuses. Il étudie l'évolution des rapports intérieurs et extérieurs dans le contexte de leurs correspondances. Il s'occupe à fond de l'histoire des contacts entre les Hongrois d'une part et les Slaves et la Rus de l'autre. L'histoire de la Rus l'intéresse particulièrement. Cela remonte à ce qu'il a remarqué avec son œil vigilant une thèse récente de la recherche, selon laquelle, sur la base des *Annales russes*, les Russo-normands occupèrent Kiev non à la date pendant longtemps affirmée de 882, mais au début des années 900. Ils s'affairèrent ensuite à l'édifica-

¹⁸ Sur le logos scythe chez Hérodote, voir Hérodote, *Histoires*, Livre IV, texte établi et traduit par Ph. LeGrand, Paris, 1960 (3^e édition), 46-133.

¹⁹ HKÍF, 65. Sur l'économie hongroise, voir Kristó, *A magyar állam megszűlése*, 183-206; J. Szabadfalvi, « A honfoglalás kori magyarság állattenyésztő technikája » [Les techniques d'élevage des Hongrois à l'époque de la conquête], in : L. Kovács-A. Paládi-Kovács (dir.), *Honfoglalás és néprajz*, Budapest, 1997, 69-77.

tion de leur nouveau centre (pp. 32-33). Zimonyi en a tiré tout de suite les conclusions relatives à la chronologie de la tradition de Ğayhānī, et a fini par établir, à juste titre, que la partie hongroise de la tradition de Ğayhānī – contrairement aux opinions antérieures – ne se rapporte guère à la décennie 870-880, mais à la période 870-895 (l'occupation du territoire). Il a reconnu par conséquent que cette intervalle plus large augmente en même temps la valeur du chapitre hongrois de la tradition de Ğayhānī en tant que source (pp. 31, 231, 237-239 et 242). Dans sa thèse, il associe un résultat linguistique assez récent que l'on doit à András Róna-Tas et Lajos Ligeti et qui contient une affirmation essentielle relative à la langue des Khazars. Ainsi cette langue serait de type tchouvache (r-turc), tout comme la langue des Onogours (bulgaro-turc) (p. 255). Ces importants résultats scientifiques s'avèrent les piliers du nouveau tableau dessiné par Zimonyi sur l'histoire des Hongrois au IX^e siècle.

D'après Zimonyi – à la différence de Zoltán Gombocz, Gyula Németh et leurs successeurs –, les périodes déterminantes de l'histoire précoce des Hongrois ne doivent plus être liées aux Turcs onogours, mais à l'histoire des Khazars, puisque les mots d'origine turque de la langue hongroise proviennent de leur langue, au lieu du bulgaro-onogour. Selon notre auteur, les Hongrois, dont la formation en un peuple a été provoquée par la migration des peuples sur la steppe aux IV^e-VI^e siècles, appartenaient à partir du VII^e siècle (pratiquement dès la création du Khaganat Khazar en 652, mais surtout à partir des années 680) à l'Empire khazar jusqu'en 895. Les Khazars ont une responsabilité à long terme dans la fondation et dans la consolidation de la fédération des tribus hongroises, ainsi que dans la réunion ethnique des Hongrois, dans leur unité politique et dans la formation de leur importante force militaire. D'après l'une des thèses centrales de Zimonyi, les Hongrois ne se séparèrent de l'Empire khazar que par l'occupation du bassin des Carpates et devinrent, d'un peuple d'auxiliaires militaires, une formation politique souveraine seulement à cette date. Ce fut aussi le moment où le chef de la fédération des tribus hongroises, le *künde* (*kündü*) cessa d'être vassal du khagan khazar. Il trouve par conséquent que, faute de souveraineté, la naissance des dignités (khazares) du *künde* (*kündü*) et du *gyula* ne signifia point l'instauration du système de la double souveraineté sacrale, suggérée par le modèle khazar.

Pour justifier cette conception historique fondamentalement neuve, Zimonyi évoque, à côté des données bien connues des sources byzantine (DAI) et musulmanes (comme les dignités du *künde* et du *gyula*, le rôle de Levedi, l'élection khazare d'Árpád), des arguments d'ordre linguistique, tel les mots empruntés à la langue turque (aux Khazars), témoins supposés des relations durables (multi-séculaires) entre les Hongrois et les Khazars. Il a également utilisé les idées de Jenő Szűcs relatives à la genèse de l'ethnie hongroise. Selon celles-ci, comme l'avait déjà pensé József Deér, les Hongrois furent organisés par les Khazars, et la période turco-khazare eut un rôle déterminant dans la formation du peuple hongrois (pp. 254-259).

Il est incontestable que ce nouveau tableau de la préhistoire hongroise, qui forme d'ailleurs un ensemble organique, doit être considéré comme un important résultat scientifique. Je suis pourtant obligé d'énumérer certaines remarques critiques.

1. Tout d'abord, la formation de la fédération des tribus hongroises s'est réalisée, grâce à Levedi (ou un de ses prédécesseurs) dès avant la période khazare. En témoigne sans équivoque le DAI selon lequel, même avant la domination khazare, Levedi portait le titre du premier *voïvode* (voïvode en chef). Il fut donc au-dessus des autres chefs des tribus ou voïvodes. Ainsi la fédération des tribus hongroises exista avant la prise de contact avec les Khazars²⁰.

2. Le processus de l'ethnogenèse hongroise, comme Gyula Kristó et István Fodor l'ont déjà remarqué, se trouvait dans un état très avancé plusieurs siècles avant la période khazare. L'époque finno-ougrienne de l'ethnogenèse était déjà close au cours de la deuxième moitié du I^{er} millénaire av. J.-C. Il est évident d'autre part que la période suivante de la formation du peuple, cette fois de caractère turc, suivit plus tard.²¹ On ne connaît pourtant ni la période exacte ni le type d'influence (onogour, khazare ou les deux) qui l'ont provoquée. Zimonyi lui-même évite de vérifier si les Hongrois avaient participé, au cours des IV^e-VI^e siècles après J.-C., à la migration des peuples (avec les Turks).

3. D'après une source byzantine (le DAI), la cohabitation hungaro-khazare ne dura que trois ans²². Cette donnée, souvent débattue, ne peut se rapporter à mon avis (et d'autres chercheurs sont d'accord) à une période longue de plusieurs siècles. Il est sans doute question d'une période bien plus courte²³.

4. Comment expliquer que la cohabitation supposée de plusieurs siècles entre Hongrois et Khazars n'a abouti, selon Zimonyi, à aucun ethnonyme d'origine khazare des Hongrois, alors que le nom Onogour des Onogours-Bulgares (et les différentes variantes de celui-ci), relégués à l'arrière-plan par les mêmes Hongrois, était au Moyen Age l'une des appellations les plus fréquentes des Hongrois (et l'est même aujourd'hui) ?

5. Comment expliquer que, malgré une domination khazare que l'on suppose avoir duré plusieurs siècles et structuré le peuple hongrois, aucune mention n'est faite des Khazars dans la légende originelle des Hongrois (celle de la biche miraculeuse), née aux alentours de la Mer Noire, alors que des Onogours, des Bulgares et des Magyars, et même des Alains y figurent sous des ethnonymes personnalisés, tels Hunor, Belar, Mogor ? Vu tout ceci, il me paraît certain que les Onogours ont joué un rôle important dans l'ethnogenèse des Hongrois à la « période turke »²⁴.

²⁰ *De Administrando Imperio (A birodalom kormányzása)*, traduction hongroise par Gy. Moravcsik, Budapest, 1950 (dans la suite : DAI), 171. Voir à ce sujet Kristó, *A magyar állam megszületése*, 115-118.

²¹ Voir par exemple I. Fodor, *A magyarság születése* [La naissance du peuple hongrois], Budapest 1992, 58-69; I. Fodor, « Az ősmagyarság etnikai tudata » [La conscience ethnique des anciens Hongrois], *Néprajzi Értésítő* 77 (1995), 20-31; Kristó, *Hungarian History*, 29-30.

²² DAI, 171.

²³ Pour la littérature relative à la période de la domination khazare sur les Hongrois, voir Kristó, *Hungarian History*, 131-132.

²⁴ Pour la prise en compte de la valeur historique de la légende de la biche miraculeuse, voir Kristó, *Hungarian History*, 119-128.

6. Il se pose nécessairement la question des Kavars (d'origine khazare). Nous regrettons que Zimonyi n'ait pas fait mention des Kavars. Le DAI raconte que les Kavars, après l'échec sanglant de leur révolte contre le khagan, fuirent l'empire et se joignirent aux Hongrois²⁵. Les Kavars, ennemis mortels du khagan khazar, ne purent s'attacher à son insu qu'à une formation politique hongroise *indépendante et souveraine*²⁶. Leur séparation d'avec les Khazars dut s'opérer au plus tard en 881, comme en témoigne leur incursion commune avec les Hongrois en Autriche au cours de cette année²⁷. Cela signifie que les Hongrois constituèrent déjà un peuple indépendant et souverain, séparé des Khazars, et disposant de son Etat. Peuple qui pouvait déjà se charger de protéger, au besoin, les Kavars contre les Khazars²⁸.

7. C'est probablement ce caractère hostile des relations hungaro-khazares que mentionne une phrase (tardive, puisque notée seulement après 940) de la tradition de Ğayhānī : « Autrefois, les Khazars s'entourèrent de fossés contre les Hongrois et d'autres peuples s'attaquant à leur pays.²⁹ »

En ce qui concerne les mots empruntés au turc, j'ai déjà mentionné à plusieurs reprises les sérieux problèmes d'ordre chronologique qui y affèrent. Je les évoque ici dans la mesure où, à côté des emprunts khazars, on doit prendre en considération l'emprunt des mots *onogours* et *kavars*, avant et après l'occupation du bassin des Carpates. La démonstration de Jenő Szűcs s'avère ici peu opérante. D'une

²⁵ DAI, 175.

²⁶ Voir à ce sujet par exemple Róna-Tas, *A honfoglaló magyar nép*, 259.

²⁷ HKÍF, 209. Voir à ce sujet par exemple S. L. Tóth, *Levédiától a Kárpát-medencéig* [De Levédie jusqu'au Bassin des Carpates], Szeged, 1998, 66-67.

²⁸ L'accueil par un Etat d'un peuple ou d'un groupe opposé à un autre empire entraîne logiquement la montée des tensions et des relations hostiles entre les deux formations politiques. Ainsi par exemple en 555, lorsque les Zhouan-zhouan, après plusieurs lourdes défaites face à l'Empire Turk, choisirent, au lieu de la soumission, la fuite de l'Empire chinois occidental, le khagan turk exigea de l'empereur chinois l'extermination des Zhouan-zhouan. Finalement, l'empereur livra aux Turks plusieurs milliers de Zhouan-zhouan, massacrés sur-le-champ par les Turks. En 568, les Avars, fuyant la domination turke, envahirent le bassin des Carpates et en prirent possession. Byzance, alliée des Turks, formula également le droit à une grande partie de ce territoire. Cependant, faute de force suffisante, le basileus ne put point empêcher l'occupation du territoire par les Avars. Néanmoins, le khagan turk a dénoncé en 576 l'alliance conclue avec Byzance, à la suite de quoi les Utigurs, ses propres alliés, se vengèrent par une attaque contre la péninsule de Crimée, sous domination byzantine à cette époque. En 1238, le khan Batou considéra comme mesure hostile le fait que Béla IV, en tant que prince de Transylvanie, eut autorisé en 1227 l'installation des Coumans, fuyant alors les Mongols, en Valachie et en Moldavie, reconnues comme possessions hongroises. Voir à ce propos par exemple : B. Csongor, *Kínai források az ázsiai avarokról* [Les Avars d'Asie dans des sources chinoises], Budapest 1993, 47 ; S. Szádeczky-Kardoss, *Az avar történelem forrásai 557-től 806-ig* [Les sources de l'histoire des Avars : de 557 à 806], Budapest, 1998, 35 et 44-45 ; Gy. Györffy, *Napkelet felfedezése* [La découverte de l'Orient], Budapest, 1986, 80.

²⁹ HKÍF, 34.

part, chez lui, la confusion la plus totale règne en matière de linguistique ; il considère les Khazars comme des Turcs communs (par opposition aux Turcs tchouvaches), alors qu'il prend les *gyula* de Transylvanie pour des Turcs onogours à cause du nom Gyula. D'autre part, Jenő Szűcs met les deux siècles supposés de cohabitation hungaro-khazare dans l'intervalle séparant la période de 642 du début du IX^e siècle. C'est alors que les Hongrois, vivant sous la domination des Khazars (Turcs communs) durent emprunter les mots bulgaro-onogours³⁰. On se heurte donc, contrairement à la théorie de Zimonyi, à des incohérences dans la chronologie historique.

L'auteur procède aussi à une analyse édifiante de l'organisation militaire et de la vie religieuse des Hongrois. Sa conclusion, tirée d'exemples concrets, consiste à affirmer que dans le monde eurasiatique, le mot *tumen* – contrairement à l'opinion répandue – n'a que très rarement signifié un ensemble de dix mille soldats. Dans la majeure partie des cas, il s'agissait de quelques milliers de combattants. Pour cette raison, lorsqu'on tend à préciser les effectifs de la population hongroise de l'époque de l'occupation du bassin des Carpates, on ne peut pas fonder une théorie solide sur la mention d'une armée composée de deux *tumen* de chevaux légers. Ainsi, il a mis en cause, à juste titre, le fondement le plus solide des calculs antérieurs. Contrairement à des prises de position anciennes, Zimonyi n'entre plus dans des calculs ; il se contente de mentionner que le nombre des Hongrois agriculteurs fut supérieur à celui des Hongrois nomades. Pourtant, il ne dispose pour cela d'aucune preuve concrète. En tout cas, l'armée des Hongrois, de type nomade, représenta, à l'époque de l'occupation du territoire, une force remarquable, si l'on en croit ses victoires. Cette force égalait celle des Avars et des Turks occidentaux, et forma l'effectif de la période des incursions militaires en Europe (p. 95-107 et 346). En vertu de l'affirmation de la tradition de Čayhānī, selon laquelle les Hongrois « adoraient le feu », Zimonyi conclut, à force d'analogies, que chez les Hongrois d'Ételköz, à côté du chamanisme, le *tengrisme* (le culte de *Tengeri*, dieu du ciel) a aussi joué un rôle³¹.

La monographie d'István Zimonyi, élaborée au sein de l'atelier de Szeged d'études sur la préhistoire, est un précieux ouvrage *d'historien*. Le livre enrichit nos connaissances d'une manière considérable sur la préhistoire hongroise ainsi que sur ses sources musulmanes. Je suis convaincu que ses conclusions parfois contestables vont inciter les spécialistes à procéder à de nouvelles analyses. Étant donné son caractère interdisciplinaire, l'œuvre monographique constituera dans l'avenir un point de repère incontournable pour les historiens, les archéologues et les orientalistes. Pour cette raison, et afin de la mettre à la disposition de la communauté scientifique internationale intéressée par le sujet, je recommande sa publication en langues étrangères.

Traduit du hongrois par GÉZA SZÁSZ

³⁰ J. Szűcs, *A magyar nemzeti tudat kialakulása* [La formation de la conscience nationale hongroise], Szeged, 1992, 181-215.

³¹ Voir à ce sujet Róna-Tas, *A honfoglaló magyar nép*, 126-130.